

Le carnet tibétain

(1997)

*(En écho aux poèmes de Colette Nys-Mazure
et de Françoise Lison-Leroy)*

*Un livre nous était arrivé de très loin, j'entends le
froissement des pages, enfants nous prêtres mot aux
inventions de l'ombre, aux accidents du ciel, aux
enseillements, le monde était écrit, nous le savions sans
crainte, l'ange au devant de nous, l'ange aux muettes
enjambées, ouvrait un chemin d'herbe foulée*

*Et sans fin dans la matière du livre vierge je cherchais
à comprendre ces traits affolés, ces incrustations, ces
portées vagabondes, les ruisseaux écrivent, me disais-je,
le vent, les vagues, les saisons, les nuits blanches aussi
écrivent dans la peau tendre sous les yeux trop crédules,
et tandis que je m'absorbais à ces pensées savantes et
graves, un jeune oiseau laissait dans l'air un peu de sa
trace rieuse*

*Où étiez-vous, mes amies, mes sœurs, lointaines
joaillières, penchées, penchantes, chacune en son sillon,
inquiètes de nommer, de saisir ou de perdre, la mémoire
peut-être, l'impossible mémoire, il fut un temps où nous
étions unis*

Prenons la lumière à rebours, donnons-nous rendez-vous, à minuit parmi les ombres bleues, dans l'écho des pavés de la cour, au désir d'avancer de cette magie polaire vers le feuillage immobile, à l'inquiétude d'être avec les bêtes des ténèbres les seules âmes à fouler le silence

*Souvenez-vous, nous étions sûrs de tout, vivre était alors
un jeu, notre gaucherie même une danse, puis vinrent
trop vite les premiers étés, on entendit au loin un bruit de
faux dans le blanc solaire, et le vent se tut aggravant les
visages*

*Vous recevrez le vide en abondance, l'étendue vous
sera donnée, incertains, jambes grêles, où poser votre
pas nuptial*

*Mais l'herbe n'était pas si haute, la terre à peine
amoureuse, les champs de labours nus se hérissaient de
maigres épouvantées, agacées de corneilles, c'était un
temps de ciels lourds et d'incessants présages, il fallait
guetter le couchant pour voir s'incendier un court instant
les berges du nouveau monde*

Dans les haltes soudaines, les rares éclaircies du voyage, nous découvrons par dessus quelque épaule le chemin parcouru, et il n'en restait rien qu'un sillage éphémère, l'horizon toujours tendre, la plaine vaste et vierge reflétant le ciel, un doigt refaisait sur la carte l'improbable tracé mais c'était déjà de l'invention pure, il demeurait prises au vol quelques notes, des plantes séchées dans un herbier, de rares agrégats de mémoire, et l'envie de repartir, la soif, cette science de l'inutile

Non, ne soyez pas triste, j'ai vu des feux, je vous l'assure, ne soyez pas si morte, j'ai même entendu l'eau, quelqu'un disait, nous sommes pauvres mais ces cristaux d'absence quel bonheur, ils viendront, je le sais, ils viendront, j'ai vu des ciels remplis de présages, et l'été, regardez donc l'été

Ne vous méprenez pas, ce n'est pas tant votre port, votre allure, votre déhanchement, ni encore votre sourire (y étiez-vous), ni même votre beauté, empruntée ici ou là, les statues, les déesses, ni vos yeux, vos cheveux qui glissent, ni ces éclats, ces courbes que l'œil intensifie, non, non, c'est encore autre chose, la lumière que vous m'avez prise peut-être, en vous plaçant ici sans savoir, la lumière à laquelle votre corps fit écran, je viens d'en sentir la morsure, la lumière que vous m'aviez ôtée

Quelqu'un écrivait le texte de ce que nous croyions entendre, mettant bout à bout les éclats de voix, les sons erratiques et les bribes du savant monologue, comme il nous était impossible de tamiser les bruits il s'y mêla d'emblée l'incessant tambourinement des villes et le grondement du vent dans les caves de la montagne, il s'y mêla aussi, alourdis d'espérance, notre sang, notre souffle, la dictée était si lointaine que nous scrutions encore au soir tombant l'immense vide sonore, l'une d'entre nous plantait en terre ses doigts tendus, baguettes de sourcière, un autre se dressait ébahi, mais le texte était rare, trop rapide pour être écrit, trop lent pour être murmuré, il eût fallu à tout instant oublier le sens si prompt à s'y glisser, oublier pourquoi nous étions venus

Je me souviens, nous consolidions nos huttes de branchages, nous nous terrions les yeux clos, les mains sur les oreilles pour faire rugir le vent, et il nous emportait de colline en colline dans le grand frisson de vivre, faisait rouler nos têtes comme des balles d'air

*Enfin au bout de ce trop long hiver dont nous étions
roués, incrédules, écoutant les ultimes tempêtes
s'éloigner lentement, balayer le ciel d'une vallée à
l'autre, vous posiez les premiers pas dans l'air redevenu
tendre, les premiers mots tremblants, graciles,
inconcevables, la pureté du jour, disiez-vous, l'étirement
des heures, la caresse pensive du vent*

Et refermons la porte de la chambre sonore, il ne se passera plus rien, le silence mûrira ces objets qui sont passés de paume en paume, une présence mi-pesée mi-ombre s'obstinera un temps, adieu donc au Livre des Heures cent fois sauvé du naufrage, et dont pendent désormais les liturgies sur les fils des hautes montagnes